

À plus de trois cents milles du Chimborazo, à une centaine de milles des neiges du Cotopaxi, dans la région la plus déserte des Andes équatoriales, s'étend la mystérieuse vallée : le Pays des Aveugles.

Il y a fort longtemps, cette vallée était suffisamment accessible pour que des gens, en franchissant d'effroyables gorges et un glacier périlleux, parvinssent jusqu'à ses pâturages ; et, en effet, quelques familles de métis péruviens s'y réfugièrent, fuyant la cruauté et la tyrannie de leurs maîtres espagnols.

Puis vint la stupéfiante éruption du Mindobamba, qui, pendant dix-sept jours, plongea Quito dans les ténèbres ; les eaux bouillaient à Yaguachi, et sur les rivières, jusqu'à Guyaquil, les poissons morts flottaient. Partout, sur le versant du Pacifique, il y eut des

LE PAYS DES AVEUGLES

avalanches, des éboulements énormes, des dégels subits et des inondations ; l'antique crête montagneuse de l'Arauca glissa et s'écroula avec un bruit de tonnerre, élevant à jamais une infranchissable barrière entre le Pays des Aveugles et le reste des hommes.

Au moment où se produisit ce bouleversement, un des premiers colons de la vallée était parti pour une importante mission ; n'ayant pu retrouver sa route, il lui fallut, par force, oublier sa femme, son fils, ses amis et tous les biens qu'il avait laissés dans la montagne. Il recommença une existence nouvelle dans le monde de la plaine ; mais la maladie et la cécité l'accablèrent, et, pour s'en débarrasser, on l'envoya mourir dans les mines.

Pourquoi avait-il quitté cette retraite dans laquelle il avait été transporté tout enfant, lié avec un ballot d'affaires sur le dos d'un lama ? L'histoire qu'il raconta pour expliquer son voyage fut l'origine d'une légende qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours au long de la cordillère des Andes.

LE PAYS DES AVEUGLES

La vallée, prétendait-il, jouissait d'un climat égal, et contenait tout ce que pouvait désirer le cœur de l'homme : de l'eau douce, des pâturages, des pentes de riche terre brune garnies d'arbrisseaux à fruits excellents ; d'un côté, grimpaient de vastes forêts de pins qui retenaient les avalanches, et partout ailleurs la vallée était bornée par de hautes murailles de roches gris vert surmontées d'un faitage de glaces. Les eaux de la fonte des neiges ne venaient pas jusque-là mais se déversaient ailleurs par de lointaines déclivités ; parfois, cependant, à de très longs intervalles, d'énormes masses se détachaient du glacier et dégringolaient vers la vallée, sans y atteindre. Jamais il n'y pleuvait et n'y neigeait ; seules d'abondantes sources, dont les canaux d'irrigation conduisaient les eaux en tous sens, arrosaient les gras pâturages. Le bétail se multipliait, les colons prospéraient vraiment, mais un souci inquiétait leur bonheur : une étrange calamité s'était abattue sur eux, qui rendait aveugles tous les enfants qui leur naissaient et même plusieurs de ceux qu'ils avaient amenés avec eux... C'était pour chercher un

LE PAYS DES AVEUGLES

charme, un antidote contre ce fléau, qu'il avait affronté les fatigues, les difficultés et les dangers de la descente des gorges.

En ce temps-là, les hommes ne savaient pas qu'il existe des germes morbides et des infections contagieuses ; ils croyaient que leur mal était le châtement de leurs péchés. Selon le naïf envoyé, la cécité les affligeait parce que les premiers immigrants, arrivés sans prêtre, avaient négligé d'élever un autel à la divinité en prenant possession de la vallée. Aussi en voulait-il un superbe, efficace et ne coûtant pas trop cher, pour l'ériger dans leurs prairies ; il lui fallait aussi des reliques et tels autres puissants symboles de foi, des médailles mystérieuses et des prières. Dans son bissac, il avait, pour acheter le saint remède contre le mal, une barre d'argent vierge dont il refusa d'abord d'expliquer la provenance ; avec l'obstination d'un menteur inexpérimenté, il affirmait que ce métal n'existait pas dans leur vallée ; poussé à bout, il déclara, contre l'évidence, que les habitants avaient fait fondre toutes les monnaies et tous les objets en argent qu'ils possédaient :

LE PAYS DES AVEUGLES

« Car, disait-il, nous n'avons aucun besoin, là-haut, de métaux précieux... »

On se représente le montagnard aux regards déjà obscurcis, brûlé de soleil, inquiet et dégingandé, tournant fiévreusement sa coiffure entre ses doigts, étranger aux us et coutumes d'en bas, et narrant son histoire, avant le cataclysme, à quelque prêtre attentif et curieux. On se le figure cherchant bientôt à regagner son pays, muni de pieuses et infaillibles panacées, et contemplant avec une détresse infinie le chaos de rochers amoncelés à l'endroit où débouchaient auparavant les gorges.

On ne sait rien de plus de ses infortunes, sinon sa mort ignominieuse, au bout de quelques années, épave infortunée d'un éden inaccessible. Le torrent qui jadis coulait à ciel ouvert s'échappait dorénavant par l'ouverture d'une caverne rocheuse, et les dires maladroits du pauvre égaré donnèrent lieu à cette légende d'une race d'aveugles existant quelque part, là-haut — légende qui, récemment, s'est vérifiée d'une façon presque miraculeuse.